

La vie d'Ostende.

Ostende, 4 septembre.

Par l'appréciation de nos yeux et les indications que nous recevons, nous arrivons à mettre à l'un des premiers rangs monsieur Delattre. Le mérite, la masse de ses produits, les distinctions brillantes que lui ont valu ses précédents succès, la foule d'ouvriers qui est toujours inscrite à l'avance pour remplir les lacunes qui viennent à s'ouvrir, tout cela abrégé singulièrement notre tâche. Toutefois, parmi ses plus beaux produits, nous devons citer un satin vert broché, un bleu fort beau, un paille que les Anglais, aujourd'hui, ne font pas mieux.

Bien près du rang honorable où nous laissons M. Delattre, nous plaçons volontiers M. Lagache. Ses produits sont réputés de première qualité. S'il leur reconnaissait un défaut capital, on assure qu'il serait le premier à les condamner courageusement aux oubliettes. Pour les avoir tels, M. Lagache a un système que nous recommandons à tout industriel de Roubaix, comme de partout ailleurs; c'est de payer équitablement le mérite, les soins de l'ouvrier. M. Lagache cherche aussi à ce que l'intermédiaire dont il se sert ait sa part de profit; c'est encore ce que nous aimons en lui. Il paraît, en un mot, que si Monthyon eût établi un prix de probité industrielle, il y aurait infiniment de chances pour Roubaix et pour l'honorable industriel dont nous nous occupons. Le jury ne sera pas assurément insensible à ce genre de mérite, lorsque surtout il s'allie à une capacité réelle.

M. DERRAUX est, à ce que nous pensons, le fabricant le plus considérable de Roubaix. Il possède, avec un savoir fort remarquable, l'art qui fait la fortune de cette importante localité, celui du mélange de la laine, du fil, du coton, de la soie; il fait bien, il varie beaucoup, il donne bon marché, il occupe de mille à onze cents ouvriers; son chiffre d'affaires peut aller à 2 millions.

MM. LEFEBVRE-DUCATTEAU frères ne laissent que l'embarras du choix, parmi leurs satins-laine et leurs étoffes à gilets; articles infiniment variés et gracieux. Leurs valancias teints en pièce sont d'une rare exécution. La fabrication de cette maison dépasse 1,500,000 fr.

M. DUTILLEUL-LORTHOIS, qui occupe plus de quatre cents ouvriers, mérite d'être signalé pour sa parfaite fabrication.

Nous pouvons en dire autant de madame veuve GORDONNIER, de MM. MAZURE-MAZURE, MONTAGNE, PIN-BAYART, SCREPEL-ROUSSEL, CÉSAR SCREPEL, TETTELIN-MONTAGNE, TERNYNCK.

L'article Orléans, aujourd'hui si bien exécuté, doit beaucoup aux bons soins et à l'habileté de M. Léon Dathis. Au lieu d'être un défaut, comme on l'a pensé, la chaîne coton donne de la force et de la perfection à ce tissu.

Il faut reconnaître aussi qu'en ceci l'article Roubaix doit une partie de son mérite si réel aux progrès qu'ont su faire l'apprenti et la teinture sur coton; on en est venu à ce point de perfection, que la solidité de la couleur sur coton est au moins aussi sûre et aussi belle que sur laine. Les Anglais ont eu longtemps seuls ce secret, que Roubaix a le mérite d'avoir su, à son tour, conquérir et employer avec infiniment de bonheur.

MM. DELFOSSE frères, ces habiles créateurs du satin-laine, continuent leur excellente fabrication et méritent toujours une place à part.

MM. WIBAUX-FLOREN, DELEMAZURE-DETHON, POLLET, DELESPAUL, honorent également la fabrique de Roubaix.

(Moniteur de 1849).

J. VAYASSEUR.

(La suite à un prochain numéro.)

maire entr'ouvrit la porte et appela les deux gardes qui étaient restés en dehors. Surveillez-bien monsieur, leur dit-il, mais vous ne le lierez que dans le cas où il voudrait faire résistance. Vous voyez, monsieur, que j'ai tous les égards possibles pour vous.

— Mais, au nom du ciel! qu'ai-je fait? De quoi m'accuse-t-on?

— Je vous assure, monsieur le maire, dit madame Colas, que ce pauvre cher homme est incapable de mal faire, et que depuis qu'il est ici, il n'a songé qu'à bien boire et bien manger.

— Madame Colas, votre témoignage pourra lui servir plus tard; mais pour le moment il faut que je fasse mon devoir, en faisant conduire monsieur à Fontainebleau.

— A Fontainebleau! Et qu'y fera-t-on de moi?

— Oh! vous n'y serez pas longtemps, car on vous enverra sans doute à Melun par la correspondance de lundi.

— Ah! mon Dieu! ils vont le mettre à la poste!

— Eh! non, madame Colas; la correspondance dont je parle est celle de la gendarmerie. Monsieur sera dans une bonne charrette et bien escorté. Seulement il aura le petit désagrément d'être en assez mauvaise compagnie.

— Je vous en prie, monsieur le maire, évitez-lui au moins la correspondance et faites-le conduire tout droit à Melun, dans ma carriole neuve. Je l'avais achetée pour un autre usage, mais puisque le diable s'en mêle, on ne peut pas l'empêcher.

— J'y consens, madame, je ne cherche à tourmenter personne inutilement; mais quand il y va de la sûreté de l'Etat, vous sentez que je dois redoubler de vigilance.

Parmi les villes de plaisance qui se disputent chaque été l'honneur de servir de nid aux catarrhes de distinction, aux lumbagos émérites et aux élégantes, Ostende a décidément conquis le premier rang: elle tient la corde, ainsi que le témoignent en chiffres éloquentes les neuf mille étrangers qui y ont pérégriné depuis l'ouverture de la saison des bains.

Si, d'aventure, quelques curieux s'informent auprès de vous des causes de cette prospérité toujours croissante, répondez-leur hardiment que c'est avant tout à sa situation topographique qu'Ostende doit la faveur dont elle jouit; vous ne leur apprendrez peut-être rien de nouveau, mais confirmez ainsi l'opinion générale. Spa, Hombourg et les quelques baden devenus célèbres ont l'attrait de la roulette et du trente et quarante; mais Ostende a la mer, une enfant terrible qu'on ne se lasse point d'aimer et d'admirer malgré ses inconstances et ses emportements.

Cependant, l'intelligente direction du Kursaal ne met pas, dans l'intérêt que présente le spectacle de la mer, une foi assez aveugle pour se dispenser d'offrir aux visiteurs d'autres genres de distraction: loin de là, elle s'efforce de varier incessamment leurs plaisirs.

Il y a quelques jours, nous avons assisté à un fort beau concert donné par deux artistes qui vous sont avantagusement connus: M. Wicart, premier ténor que vous connaissez, et M. Bochholtz-Falconi, cantatrice de la cour ducale de Saxe Cobourg-Gotha, avec les concours de M. Hedvige Brzowska (prononcez Bejofska) et de M. Stanislas Szezebanowski (n'essayez pas de prononcer), guitariste de S. M. la reine d'Espagne. Le succès a été grand pour tout le monde: M. Wicart a chanté avec une magnifique voix et son ampleur de style remarquable le grand air du 4.º acte de la Juive et la scène du tombeau de Guido et Ginevra; M. Falconi s'est fait applaudir dans la cavatine d'Ernani et les brillantes variations de Hummel.

De son côté, M. Stanislas... (comme plus haut) a montré une fois de plus que le travail obstiné vient à bout de toutes les difficultés et qu'il n'est point d'instrument si rétif qui ne finisse par s'apprivoiser.

Je ne dois pas oublier de vous parler de l'arrivée d'un singulier personnage, fort riche propriétaire de la Grande-Bretagne. Loin de moi l'idée de prétendre que les Anglais seuls soient excentriques. On rencontre partout de nombreux malades atteints de cette singulière infirmité.

Le milord dont il s'agit se passe la fantaisie de se baigner au falot. Rien que cela! Et n'allez pas supposer surtout qu'un ou deux falots suffisent pour éclairer sa promenade nocturne; vous seriez dans l'erreur. C'est un éclairage à giorno, qu'il lui faut. Son nombreux domestique l'accompagne porteur de douze énormes falots d'une nouvelle espèce.

Cette façon de prendre un bain a réellement son charme pour notre Anglais qui me fait l'effet d'avoir pris un abonnement. Ne lui parlez pas d'aller se baigner pendant le jour. Il vous répondrait, peut-être, que c'est trop commun et qu'il est fatigué de voir la mer éclairée par le soleil. J'ai voulu assister par curiosité à cette excursion et je vous assure qu'elle a bien son charme. C'est réellement un spectacle qui n'est pas sans quelque grandeur: le silence de la nuit interrompu par le bruit des flots, les effets de lumière répétés par les vagues en mouvement, les ombres projetées par les témoins de cette scène, tout cela m'a impressionné.

M. Outrebas, malgré l'abattement où l'avait jeté ce coup inattendu, était pénétré de reconnaissance pour madame Colas; mais il ne put s'empêcher de répandre des larmes d'attendrissement en la voyant emplir un gros biscac de pain blanc, de saucissons, de viandes froides et d'un jambon tout entier, flanqué de quatre bouteilles de vin.

Après les adieux les plus touchants, le petit homme monta dans la carriole avec son biscac et ses deux gardes, et ils prirent la route de Melun, où nous leur laisserons tout le temps d'arriver.

CHAPITRE XXX.

PRÉPARATIFS DE GUERRE.

Pendant que le pauvre Outrebas cheminait tristement vers le gîte incommode où il devait coucher, monsieur et madame de Bellancourt partaient aussi, mais dans une bonne berline, et ils voyageaient avec l'espoir de voir combler leurs espérances: celles au moins de la vicomtesse, car dans tout ceci son époux n'était que l'agent de ses volontés et il ne faisait que céder à l'impulsion à laquelle il avait l'habitude d'obéir depuis quarante ans. Elle avait bien en ce moment quelgu'inquiétude sur la manière dont on les recevrait à la cour; mais cette raison même lui faisait presser encore plus le moment de son arrivée, afin d'être présentée avant que le bruit de l'affaire de l'homme à moustaches fût parvenu jusques là, se promettant bien d'ailleurs de faire valoir en revanche le zèle qu'elle avait déployé en procurant l'arrestation d'un de ses principaux complices.

J'abrége ici, cher lecteur, les détails prélimi-

On annonce comme très-prochain l'ouverture de conférences sur les écrivains et les poètes anglais, données par un littérateur distingué, M. Recce, dont les soirées littéraires ont été suivies l'hiver dernier à Gand par un auditoire nombreux et intelligent: on promet, en outre, un concert de M. Brzowska, déjà nommée... et renommée, en collaboration avec M. Ch. Montigny, dont le nom vous est également familier.

Avant de clore ma lettre, il faut que je vous parle encore d'une excentricité dans le suicide. Il va sans dire qu'il s'agit encore d'un Anglais. Vous le voyez; je ne choisis point. C'est un fait qu'on raconte ici.

On prétend qu'un proche parent de celui dont il s'agit habite momentanément Ostende; on va même plus loin, on le montre du doigt.

Voici le fait: Un homme d'une tournure distinguée et d'une mise très-recherchée, avait, il y a quelques jours, à sa sortie du grand Café-de-la-Reine, à Londres, insulté gravement un banquier de ses amis. Des témoins prétendant qu'il s'agissait d'une demande d'argent faite en termes impérieux. Refus du banquier et invectives grossières de la part du solliciteur; tout cela a eu lieu en quelques minutes. Les deux acteurs de cette scène se séparent, grâce à l'intervention des témoins par le bruit.

Le lendemain matin, on trouve à deux pas de l'hôtel du banquier, un homme mort.

Un médecin appelé sur le champ constate qu'il y a empoisonnement. Il y avait dans la main droite de cet homme un billet dans lequel il détaillait les motifs d'embarras financier qui le déterminaient à quitter la vie. Le billet se terminait par ces mots: « Je n'ai qu'un regret, c'est de me séparer de ma femme qui a toujours été pour moi bonne et dévouée. Si elle voulait venir me rejoindre, cela me ferait bien plaisir. J'ai laissé, à cet effet, sur la cheminée de notre chambre une dose d'acide muriatique qui suffira amplement à l'exécution de mon dernier désir.

On ne dit pas si la veuve de cet époux, excentrique jusque dans son attachement, est allé le rejoindre. Il est probable qu'elle manquera au dernier rendez-vous donné par son mari.

Comme vous le voyez, on raconte ici une foule de choses qui sont de nature à intéresser nos étrangers. Mais ce ne sont là qu'une des petites ressources dont nous disposons. On cause beaucoup et permettez-moi d'ajouter qu'on fait même de l'esprit. Du reste, rien n'est omis pour rendre le séjour d'Ostende aussi attrayant qu'il est salubre; aussi, rhumatisme et mélancolie ne peuvent résister longtemps à l'influence des distractions, du grand air que l'on respire et à l'action combinée de la nature et de l'art. (J. de M.)

Nouvelles & Faits divers.

— La cour impériale de Paris a décidé qu'en matière de délit de chasse, le jour de constatation du délit est compris dans le délai d'un mois pendant lequel l'action doit, à peine de prescription, être intentée contre le délinquant. Ainsi, lorsque le délit a été constaté le 21 septembre, par exemple, le délai pour intenter l'action expire le 20 octobre suivant, et l'action est tardivement formée le 21.

Il y a délit lorsqu'un chien, même séparé de son maître, qui chasse ailleurs avec d'autres chiens, est trouvé chassant sur le terrain d'autrui.

Il y a délit à chasser sans port d'armes, même des oiseaux malfamés, tels que des corbeaux qui dévorent les semailles.

On ne peut considérer comme terrain clos, dans lequel la chasse soit permise en temps prohibé, le terrain qui n'est séparé des héritages voisins que par un fossé.

Les engins ou filets qui ont servi à commettre un délit de chasse ne doivent pas être confis-

qués, ces objets n'étant pas compris sous la dénomination d'armes.

Les juges-de-peace, leurs suppléants et leurs greffiers ont encore aujourd'hui attribution pour écrire et rédiger les procès-verbaux des gardes-champêtres. A cet égard subsistent toujours les dispositions des lois de 1790 et 1791; elles n'ont point été abrogées par l'article 41 du Code d'instruction criminelle qui confère la même attribution aux maires, adjoints et commissaires de police.

— Nous croyons utile de signaler aux agriculteurs une nouvelle application du collodion, cette découverte si précieuse pour la médecine. Les jardiniers anglais s'en servent pour la multiplication des plantes par boutures. Voici comment on procède:

On trempe dans le liquide l'extrémité de la bouture, et on l'y enfonce de trois millimètres environ. La blessure faite par la serpette se couvre ainsi d'une couche très mince d'un enduit qui la préserve de l'humidité surabondante, ainsi que l'action nuisible de l'air, et rend la reprise incomparablement plus prompte et plus facile. Le collodion est également très-utilisé pour la greffe des arbres fruitiers, des camélias, rodhodendron, etc. Il remplace alors avec avantage les compositions résineuses dont on entoure les plantes.

— On écrit de Valparaiso:

Le comte d'E... était, il y a quelques années, consul de France à Valparaiso. Son rare mérite, sa jeunesse, les agréments de sa personne le plaçaient au premier rang au sein d'une population où les avantages physiques constituent la principale supériorité. Arrivé à Valparaiso avec les idées froides et spéculatives de l'Européen, il n'avait pas tardé à subir l'action contagieuse des mœurs nouvelles. Accueilli favorablement, recherché de tout le monde, M. d'E..., à l'époque où remontent les circonstances que nous allons relater, avait atteint, pour ainsi dire, ce point culminant du bonheur qui amène, par son excès même, de mystérieuses appréhensions.

Un navire américain pénétra, sur ces entrefaites, dans la rade de Valparaiso. L'un des passagers, homme de petite taille, maigre, et dont les traits n'offraient rien d'essentiellement caractéristique, se rendit à l'habitation du consul, et remit sa carte à un domestique.

Sur cette carte étaient gravés ces mots: « M. S..., consul de France, au Pérou. »

Il fut immédiatement introduit, s'assit avec le plus grand calme, et dit en regardant fixement le comte d'E...:

— Vous vous rappelez la traversée que j'eus l'honneur, il ya environ un an, de faire en votre compagnie sur un bâtiment de guerre français qui se rendait au Pérou; vous savez qu'une discussion violente s'engagea le soir à table pour le plus futile sujet (?). Un des convives se leva, et, s'approchant de son interlocuteur, il le frappa d'un soufflet: l'agresseur, je n'ai pas besoin de le nommer, monsieur, l'homme frappé, c'était moi... Vous en souvenez-vous?

— Parfaitement, répondit le consul qui était devenu très-pâle.

— Le capitaine du bâtiment vous ayant débarqué à Valparaiso, refusa de m'y laisser descendre; en conséquence, je poursuivis ma route, et j'arrivai à Lima: une année passa sur ce souvenir, et vous dites le croire effacé; mais ce qui ne s'efface point pour un galant homme, c'est la honte; j'avais sollicité de mon gouvernement un congé qui ne fut point accordé; ne pouvant l'obtenir, je le pris; j'arrêtai mon passage sur un baleinier américain qui faisait voile

(?) Il s'agissait d'une bouteille de vin de Champagne.

opposition, cet avis fut adopté à une très-grande majorité, attendu que chacun étant libre d'être volontaire ou de ne l'être pas, on ne trouvait pas d'inconvénient à adopter cette énergique résolution. Dans le premier moment d'enthousiasme, il se présenta douze hommes déterminés qui ne demandaient qu'à marcher à la victoire. Aussitôt on leur donna pour chef M. Boulard, qui était l'auteur de la proposition, et comme l'on présumait que cette faible troupe n'était que le noyau d'une plus considérable, le belliqueux percepteur fut salué du titre de colonel.

Deux raisons avaient déterminé les habitants à faire ce choix: la première c'est que M. Boulard avait servi pendant quelques années; la seconde, que l'on se réservait *in petto*, c'est que, tandis qu'il serait occupé d'un service actif, les contribuables seraient fort tranquilles et ne craindraient pas les contraintes.

A son arrivée, la vicomtesse entendit les acclamations des nouveaux soldats et de leurs nombreux amis, qui les encourageaient par leurs discours sans trop s'empreser de suivre leur exemple. S'étant informée du motif de cette assemblée, elle s'y fit conduire et adressa au régiment du colonel Boulard une exhortation pathétique suivie de l'invitation de se rendre au château où des rafraichissements seraient offerts aux braves défenseurs du royaume.

Un fait qu'il faut que je rapporte sans toutefois l'attribuer à cette éloquente péroraison, c'est qu'en arrivant au château le régiment se trouva composé de vingt-quatre hommes au lieu de douze.

R. DE MERIGNY.

(La suite au prochain numéro.)